

Une tarte aux mirabelles pour le soldat Pauline

CHRONIQUES LOUPMONTaises

Contrairement à Paris, libérée de ses propres mains le 25 août 1944, Loupmont attendit sagement l'arrivée des libérateurs. Les habitants savaient la délivrance proche, mais vivaient inquiets et calfeutrés dans le village envré des senteurs de mirabelles dont c'était la récolte. Plusieurs nuits de suite, redoutant un repli des Allemands, ils montèrent chargés de couvertures dormir aux « cuisines », un ancien retranchement allemand de la guerre de 14-18, perché au sommet de la Côte. Seuls quelques vieillards peu valides restèrent au village. Un beau matin qu'ils regagnaient leurs maisons après une nuit sans sommeil, un train allemand chargé de munitions explosa dans la plaine ; la puissance du souffle fracassa les vitres et fit voler la vaisselle. Pour mieux savourer la déroute des Allemands, des habitants se rendirent au lieu-dit « Pata » d'où ils pouvaient apercevoir les lambeaux de l'armée allemande fuir en désordre par le carrefour d'Apremont-la-Forêt.

Depuis quelques jours, le canon allié roulait au loin, avivant les espérances de libération. Au 1^{er} septembre, de Gironville qui forme une trouée à l'ouest, les Américains pilonnèrent le carrefour d'Apremont, dans le but de couper la retraite aux fuyards. Les libérateurs étaient à moins de dix kilomètres et le village se prépara à leur faire fête. Toutefois, ne voyant rien venir au soir du 1^{er}, les habitants jugèrent prudent de passer une nuit supplémentaire aux « cuisines ». Le lendemain, à l'aube, à peine redescendus, fatigués et excités, ils furent les témoins de cet inoubliable spectacle : une Jeep avançait sur la route, flanquée de deux files de soldats qui marchaient sans bruit. Grâce à leurs semelles de caoutchouc, leur défilé était étrangement silencieux. L'œil aux aguets, ils

tenaient le doigt sur la détente.

A cette vision, un doute traversa l'esprit des témoins : n'étaient-ce pas les « Fritz » qui revenaient ?... Dans le petit matin glauque, tous les uniformes ont un air de famille, n'est-ce pas ? Les villageois, immobiles et muets, regardaient venir. L'oncle Edouard Joly, ancien héros de 14, parfaitement versé dans la chose militaire, dissipa le doute en clamant soudain : « C'est les Amerlos ! » A preuve irréfutable de ses dires, la Jeep portait l'étoile blanche de l'US Army ! Le village, aussi sec, sortit de sa réserve et marcha gonflé de joie et de reconnaissance au devant des braves G.I.'s.

L'offrande des femmes

C'était le 2 septembre 1944 ; Loupmont accueillait « ses » premiers Américains. Ils furent aussitôt invités à vider un verre de gniole, ce qu'ils firent avec réticence. Le harcèlement plus l'expérience de trois mois de guerre leur avaient appris à tempérer leurs émotions. Ils fraternisèrent cependant avec la population qui improvisa une haie d'honneur faite de hellos et de bravos. Le dos de l'un des soldats s'ornait d'un prénom féminin tracé en lettres capitales :



Les habitants offraient à leurs libérateurs ce qu'ils avaient de plus précieux. A Loupmont : les mirabelles.

PAULINE. Cette bizarrerie étonna les habitants de Loupmont, d'autant qu'il était le seul militaire à porter un signe distinctif au dos de sa veste. Affichant un séduisant sourire de vainqueur, Pauline distribua aux Français de sexe masculin les cigarettes de sa ration, passa du feu et reprit sa place dans la patrouille qui s'engagea vers l'est.

En fin de matinée, le village qui aspirait avec bonheur ses premières goulées de liberté et de tabac blond apprit que l'avant-garde américaine cantonnait dans un verger à un kilomètre de là, retenue par des tirs provenant d'un nid de mitrailleuse installé au Montsec. Aussitôt les femmes enfournèrent quelques succulentes tartes aux mirabelles qu'une délégation de villageois alla porter, toutes tièdes, en offrande aux libérateurs.

Le lendemain, le soldat Pauline était parti avec ses compagnons d'armes vers d'autres champs de bataille. Nul n'a jamais su qui il était ni ce que les suites de la guerre lui ont réservé. La mémoire n'a retenu que sa jeunesse et sa générosité. Les hommes du village qui avaient fait une guerre ou simplement leur service militaire s'étonnèrent longtemps de cette singulière inscription qu'il portait dans le dos. Ils y voyaient une preuve d'indiscipline ou à tout le moins l'expression d'un laisser-aller qu'ils condamnaient à demi-mot dans une armée moderne, fût-elle victorieuse. « C'est bien un truc d'Amerlos ! » râminait l'oncle Edouard quand le sujet venait sur le tapis, à l'auberge du Grand Cerf. Un sémillant jeune homme qui avait sensiblement l'âge de Pauline a vécu les événements du 2 septembre 1944. C'est de lui que l'auteur de ces lignes tient ses informations. Son nom : Pierre Donny. Mon père.

Jean-François DONNY

Les échos de la poule qui pète

MAUVAISES NOTES. - Zéro pointé pour le Frac Lorraine, qui fêtait ses 20 ans (en catimini). Les producteurs de concepts à un centime nous ont comblés pour cet anniversaire. Intitulé « White Spirit », le thème en était le blanc. Quelques statues de Metz se sont recouvertes de draps blancs à cette occasion et la ville s'est aussitôt couverte de ridicule. What a smashing spirit ! En-dessous de la moyenne pour une expo décevante, consacrée à la Lorraine et conjointe aux musées de Metz et Nancy. Pas excitante pour deux ronds, avec en prime les concessions post-modernes de nos conservatrices en chef : une roulotte de chantier et des casiers cantonaux (pour faire

participer le peuple). Chef, chef, je voudrais être chef !

MANIFESTE CACA. - Le 26 juin 2004, Phil Donny a rendu public le Manifeste Caca (en intégralité sur notre site) et, à la suite, a élevé son âne fidèle Bourriquet Bellequeue au rang d'artiste contemporain, premier représentant du courant post post-moderniste (rien à voir avec les PTT). Sérieux et ironique, ce texte fondamental bouleverse les frontières communément admises, celles de l'histoire et celles de nos cultures humaines issues de l'écriture pour nous plonger dans un temps immémorial, une mémoire partagée par tous les êtres vivants, celle de nos origines biotiques. Au

temps réversible de nos phénotypes, ce texte conduit au temps irréversible enfoui dans notre génotype emporté dans la fuite entropique. Et c'est pas de la crotte !

INTERNET. - A partir de ce jour, vous pourrez consulter notre nouveau site. Réalisé par notre webmaster préféré, Franck Berger, il présente les artistes permanents de la Galerie, les artistes invités depuis 1997, les activités de l'Association (rendez-vous annuels, LoupKaz), des éléments de réflexion et des textes fondamentaux. Cet outil de première qualité permettra à tous les internautes amateurs d'art, professionnels ou non, institutionnels ou non, de nous rencontrer.

PEGUY 1914. - Le 15 août 1914 - il y a eu quatre-vingt-dix ans - l'église de Loupmont recevait un paroissien célèbre : le poète Charles Péguy (1873-1914). Lieutenant au 276^e R.I., Péguy cantonne à Loupmont du 11 au 16 août 1914. Il fait très chaud et les soldats affamés se jettent sur les « exquis mirabelles ». Le jour d'Assomption, Péguy assiste pieusement à la messe. Hélas, peu après, le 5 septembre, le lieutenant-poète est fauché par une balle ennemie, à Villeroy, près de Meaux, au cœur de la bataille de la Marne. Nous évoquerons dans un prochain « LoupKaz » ce fait qu'une épitaphe rappelle dans la petite église - qui n'est plus exactement celle qu'a connue Péguy.